

CHLOÉ
ARCHAMBAULT

**ALIAS
NINA P.**

Flammarion >
Québec

Je tiens à remercier Jean-François Lebel, Ingrid Remazeilles et Erwan Leseul qui m'ont chaleureusement accueillie chez Flammarion Québec et m'ont offert un appui indéfectible. Un immense merci également à tous ceux et celles qui, à leur façon, m'ont encouragée lors de l'écriture de ce premier roman, et une pensée toute spéciale pour mes premiers lecteurs : sans vous, rien n'est possible.

COUVERTURE

Conception graphique et photographie : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

Révision : Laurence Taillebois

Correction : Élyse-Andrée Héroux



chloearchambault_autrice

ISBN : 978-2-89811-258-4

ISBN (PDF) : 978-2-89811-259-1

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-260-7

Dépôt légal : 3^e trimestre 2024

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024

Tous droits réservés

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

À Sylvain, Christophe et Victor

J'ai tout de suite su qui marchait dans le couloir. Cette cadence lente et monotone, régulière comme le battement de bras d'une vieille horloge, je la connaissais trop bien. Mes doigts se sont soulevés du clavier. J'ai regardé l'heure au bas de l'écran. Vingt-trois heures trente-deux. Le gardien de nuit était donc vingt minutes en avance.

Pourquoi?

Le crissement de semelles s'est rapproché, et puis plus rien. Était-il derrière la porte? Le long du seuil, un mince rayon de lumière fusait à l'intérieur de la pièce, tranchant l'obscurité complète du bureau. J'ai retenu ma respiration et écouté le silence, sans même cligner des yeux. Aucun bruit, outre le murmure du ventilateur. Rien ne bougeait. Et j'ai compris qu'il faisait probablement la même chose que moi dans le couloir.

Allez mon vieux, dégage. Il n'y a personne ici.

À cette heure tardive, Gaëlle Pinard, professeure émérite à la Faculté des sciences informatiques de l'Université McGill, n'était *jamais* à son bureau. La professeure Pinard, une lève-tôt adepte du vélo et de la marche rapide, était disponible dès sept heures le matin, mais jamais le soir. Alors pourquoi cette visite du gardien? J'ai jeté un regard furtif à l'écran de l'ordinateur. Seulement la moitié des fichiers de recherche avaient été téléchargés sur mon disque dur externe. J'avais besoin de plus de temps. Huit minutes, peut-être sept.

Un cliquetis de clés derrière la porte.

Shit.

Mon cœur a bondi dans ma poitrine. J'ai trouvé le bouton d'alimentation de l'écran qui s'est noirci instantanément et me suis accroupie derrière le bureau, puis carrément sous celui-ci alors que le gardien insérait une clé dans la serrure. La porte s'est ouverte, et d'un seul coup la lumière blanche et crue des néons a inondé la pièce, y révélant dans une fluorescence aveuglante un désordre typiquement académique. Des livres. Des revues scientifiques. Des documents par terre. Des objets disparates sur les tablettes. Quelques photos. J'ai ramené mes jambes contre moi, sans bruit.

Qu'est-ce qu'il fait ?

Le bureau de travail de la professeure Pinard était une pièce de collection. Une chose énorme en chêne verni, lourd comme l'intérieur d'un vieux club privé où on fume le cigare, avec des tiroirs de chaque côté. Et miraculeusement doté d'un panneau frontal cachant les jambes de son utilisateur. Blottie tout au fond de ma cachette, j'ai entendu le gardien se déplacer dans la pièce, puis s'arrêter.

Respire. Détends-toi.

Le frottement de ses souliers s'est rapproché de mon abri de fortune et je me suis soudainement souvenue du disque dur externe laissé sur le dessus du bureau. Branché dans l'ordinateur de la professeure Pinard et muni d'une petite lumière verte qui clignotait. Le gardien l'avait sûrement remarqué.

Fuck.

Encore du mouvement dans la pièce, cette fois-ci vers la porte d'entrée. Le gardien s'en allait. Il n'avait touché à rien, n'était pas resté dans le bureau plus longtemps que nécessaire. Ce n'était pas une surprise. Il ne trichait jamais, ne fouillait jamais, ne volait jamais non plus. Pendant des semaines j'avais scruté avec une attention frisant l'idée fixe les habitudes d'Ibrahim Bencherif, le gardien aux cheveux gris, sans pouvoir y trouver le moindre sujet de reproches. J'avais fouillé les quatre coins du Web, piraté ses comptes personnels. Je m'étais glissée dans sa vie privée telle la main furtive d'un pickpocket dans les compartiments d'un sac à main. Sans succès. Cet homme ne

cachait rien qui puisse donner lieu au chantage. Marié. Heureux. Père de deux filles adultes. L'une hygiéniste dentaire, l'autre agente de sécurité dans le métro. Un membre actif de sa communauté. Quelqu'un de posé, de réfléchi.

La pièce est redevenue noire et le claquement de porte a suivi. Je suis sortie de sous le bureau, écoutant attentivement le bruit des pas qui s'éloignaient en direction de la cage d'escalier vitrée au bout du couloir. En route vers un autre étage tout aussi désert. Ce qui me donnait à peine le temps de retourner au troisième.

Fuck. Fuck. Fuck.

J'ai rallumé l'écran et attendu, mes doigts suspendus au-dessus du clavier.

— Allez, bordel.

Le téléchargement n'était pas terminé. J'ai refermé les fichiers et les applications et déconnecté le disque dur. Ficelé le câble de connexion autour du petit boîtier rectangulaire et glissé le tout contre mon ventre à l'intérieur de mon jeans.

Relaxe. Pas de gaffe.

J'ai regardé autour de moi et tiré la chaise plus près du bureau, exactement comme elle était lors de mon arrivée. C'était la règle. Ne rien toucher à moins que cela ne soit nécessaire. Moins on déplaçait de choses, plus il était facile de tout remettre en ordre. J'ai ouvert la porte du bureau et jeté un coup d'œil à l'extérieur.

À partir d'une certaine heure, l'éclairage des espaces communs du pavillon Trottier était réduit au minimum. La direction, ouvertement soucieuse des changements climatiques, se faisait un devoir de diminuer la consommation nocturne d'énergie dans tous les édifices de l'Université McGill. Le corridor était désert et silencieux, baigné dans une pénombre quasi ecclésiastique. Il n'y avait personne dans l'immeuble à l'exception du gardien de nuit, faisant sa ronde un étage au-dessus. J'ai refermé tout doucement la porte du bureau et marché rapidement vers le signe rougeoyant de la sortie de secours tout au bout du couloir, à l'opposé de la cage d'escalier.

Huit minutes, c'était tout ce dont j'avais besoin pour terminer le travail. Le même temps qu'il m'aurait fallu pour dévaler les escaliers du pavillon et m'enfuir. Mais ça, c'était hors de question. Ce soir-là, du moins. Peut-être toujours. Je devais retourner trois étages plus haut et faire tel que prévu. Réintégrer discrètement la salle d'étude des étudiants à la maîtrise et m'asseoir devant mes notes et mon ordinateur portable au bureau de Nina P. M'asseoir et redevenir une étudiante comme les autres. Une jeune femme studieuse, sympathique, sans problèmes. Réservee – cela valait mieux – mais que les gens aimaient bien.

J'ai gravi deux par deux les marches de l'escalier de secours, y déposant mes pieds sur les marches à la façon d'un félin. Arrivée au troisième, j'ai entrebâillé la porte coupe-feu et je me suis glissée dans le couloir, apercevant au même moment le dessus de tête couleur cendre d'Ibrahim qui gravissait lentement les marches de l'escalier vitré. Trois pas vers la gauche m'ont suffi pour atteindre les toilettes des femmes où je me suis enfermée dans un des cubicules pour tirer la chasse. Je suis lavé les mains au lavabo, j'ai actionné le séchoir. J'ai compté jusqu'à cinq et je suis sortie, pour me retrouver nez à nez avec le gardien de nuit.

— Bonsoir, mademoiselle Nina.

Il m'a regardée avec ses yeux remplis de douceur et le sourire qu'il adressait toujours à cette étudiante de vingt-cinq ans qui travaillait souvent si tard. Celle qui quittait parfois aux petites heures. Qui le saluait d'un « bonsoir » ou d'un « bonne nuit », toujours aimablement.

— Ça va, Ibrahim ?

— Oui, merci. Vous travaillez encore ce soir ?

— Eh oui. Mais là, j'ai terminé. Je m'en vais. Bonne nuit !

— À vous aussi.

Ibrahim était quelqu'un de très gentil, toujours poli et respectueux. Sa visite inattendue dans le bureau de la professeure Pinard ne pouvait être qu'une coïncidence. Son superviseur lui avait sans doute demandé d'effectuer une tournée aléatoire des bureaux. Et ce soir-là, de toutes les portes closes, il avait choisi

d'ouvrir celle derrière laquelle je me trouvais. Le hasard n'est jamais bien loin de tout ce qui se passe dans la vie. Cette catastrophe évitée de peu, c'était un court-circuit causé par l'entrecroisement des fils du destin. Rien de plus.

Dans la salle d'étude des *graduate students*, tous les bureaux étaient vides, sauf le mien. J'ai commencé à ranger mes affaires. J'ai retiré le disque dur caché dans mon pantalon et levé les yeux vers la grande baie vitrée, noire comme le fond d'un puits. Mon regard a croisé mon reflet.

Ça va ?

J'ai laissé retomber mes épaules.

Ça va. Tout va.

Télécharger le plus récent projet de recherche de la professeure Pinard en cryptage homomorphique, le mode de transmission de données le plus sécuritaire au monde, m'avait été assigné deux semaines plus tôt. C'était mon tout dernier devoir d'apprentie. Et pour le compléter, je devais maintenant retourner dans son bureau. Mais pour tout dire, cela ne me faisait ni chaud ni froid. M'introduire dans des endroits interdits d'accès, et y voler de l'information, c'était le genre de chose que je faisais régulièrement depuis le début de l'année universitaire, soit le moment où un illuminé du Service des renseignements extérieurs de la fédération de Russie, le *Sluzhba Vneshney Razvedki*, communément appelé le SVR, ou tout simplement le Service, avait décidé que j'avais besoin « d'un peu plus d'expérience pratique ». Apparemment, gérer des comptes de trolls sur Internet et hacker les différents réseaux électriques de la côte est nord-américaine n'était pas suffisant. Il me fallait « du vécu sur le terrain ». Étaient-ils vraiment utiles ces fichus documents que je dérobaux la nuit ? Le travail de la professeure Pinard était sans contredit à la fine pointe de son domaine d'expertise. Mais les fichiers de recherche de certains de ses collègues, dont je m'étais diligemment approprié une copie à la demande du Service, n'avaient franchement rien de transcendant.

Mais cela n'avait probablement pas d'importance. Les quelques-uns d'entre nous qui restaient devaient être tenus

occupés. Le Service voulait que je vole des données, alors je m'exécutais. Les quasi-désastres et les rencontres fortuites, cela faisait partie du jeu. C'était du véritable entraînement. « Des nerfs d'acier », disait Dimitri avec fierté, en me faisant un clin d'œil. « Mieux que ces enfoirés d'*amerikanskiy* avec leurs *special ops*, hein ? » J'ai pensé à Dimitri et aux histoires qu'il me racontait lorsque j'étais petite fille. Jeune homme, il avait été marin au sein de la Flotte du Pacifique. Basé à Vladivostok, là où le quartier général était autrefois situé. Un soir, je lui avais demandé si je pourrais un jour moi aussi devenir un officier de la marine. Mais cela ne faisait pas partie du plan. Et puis, il était « interdit aux petites filles de se joindre à la marine », avait-il dit avant de me souhaiter bonne nuit.

J'ai refermé mon sac et pris mon manteau qui traînait sur le dossier de ma chaise. Il était temps pour Nina Palester, étudiante aux études supérieures en sciences informatiques, de rentrer chez elle.

Dehors, quelques étudiants marchaient sur le trottoir d'un pas rapide. La fin de la session et la période des examens qui se terminait dans une dizaine de jours avaient pour effet d'endormir le Ghetto de McGill. Le quartier était d'un torpeur inhabituelle pour une soirée de jeudi. Alanguï, en fait presque désert.

J'ai traversé la rue University et continué vers l'est sur la rue Milton, une voie étroite à sens unique où les branches d'un petit arbre mal en point craquèrent sous l'effet d'une bourrasque. Nous étions à la fin du mois d'avril et pourtant rien ne laissait présager ces jours plus chauds que nous promettaient sans hésitation les météorologues. L'air demeurait froid, comme le souffle du pôle Nord. J'ai frissonné et remonté le col de mon caban de marin, un manteau court de laine bleue presque noire, et senti dans ma poche droite vibrer mon téléphone.

Un appel manqué d'Irina. Si tard le soir, ce n'était pas normal.

Irina, alias Marie Lacoste Palester, était mon officière traitante et ma prétendue maman. Je n'avais pas de mère – je n'en avais jamais eu – mais Irina était ce qui y ressemblait le plus. Elle et Dimitri, qui portait dans la vie de tous les jours le nom de Jérôme Palester, étaient mes faux parents. Un couple chic, en apparence sans histoire, bien installé à Saint-Lambert, une banlieue cossue de la Rive-Sud de Montréal située de l'autre côté du fleuve, tout juste en face du centre-ville. C'est là que se trouvait notre demeure familiale.

Je me nommais Ekaterina Yegorova lorsque j'avais pour la première fois rencontré Irina et Dimitri, deux officiers du SVR, après avoir été sélectionnée à l'orphelinat numéro deux pour aller vivre avec eux grâce à ma maîtrise hors norme de la langue française, mes résultats stellaires en mathématiques avancées et mon talent naturel pour la natation et le judo. Une fillette de onze ans, un brin inquiète, attendant avec sa petite valise le départ pour leur appartement du district Belyaev, à Moscou.

Une petite *rebenok*, voilà ce que j'étais. Une gamine née de parents inconnus à qui la directrice de l'orphelinat avait, fidèle à son habitude, octroyé sans tambour ni trompette le patronyme d'un héros de la mère patrie lors de son arrivée. Porter le nom d'Anna Yegorova, téméraire pilote de l'Armée Rouge et véritable légende de la Seconde Guerre mondiale, était « infiniment mieux que de traîner celui de vos pauvres parents, peu importe qui ils sont », me répétait-elle de temps à autre, en me regardant droit dans les yeux. « Vous devez vous sentir *inspirée*, Katioucha, par le nom que l'État a choisi pour vous et vous a si généreusement donné. » La directrice était une petite femme d'un âge incertain, mais sans contredit loin de la jeunesse. Pas plus grande que moi, avec des sourcils de hibou et des verres en demi-lune. Je ne me sentais pas inspirée lorsqu'elle me parlait, ni lorsqu'elle ne le faisait pas. En fait, je ne ressentais pas grand-chose.

Quelques années plus tard, nous étions devenus les Palester, Irina, Dimitri et moi, et vivions au Canada. Mes parents étaient agents d'immeuble. Une équipe championne « mari et femme », propriétaire d'une petite agence indépendante. Mais tout ça n'était que notre couverture. Ce que nous faisons vraiment, c'était appartenir au Programme des Illégaux, désigné de la sorte par le département de la Justice des États-Unis. Mes parents étaient des officiers superviseurs qui fournissaient de l'aide aux autres Illégaux, principalement des agents russes fraîchement arrivés et ayant pour destination la rutilante *Amerika*. Ceux qui étaient d'abord envoyés chez les voisins du Nord pour quelques années, afin d'y acquérir un passeport canadien et se

bâtir une histoire locale avant de déménager au sud. Irina et Dimitri les aidaient à trouver un appartement, jouaient le rôle de boîte à lettres lors de leurs échanges avec le centre de contrôle du Service à Moscou – qu'on appelait tout simplement le Contrôle – et produisaient sans difficulté des documents d'identité contrefaits.

Notre maison familiale servait aussi parfois de planque de dernier recours, où des agents dont la couverture avait été compromise pouvaient trouver refuge. Deux fois depuis notre arrivée dans la région de Montréal, un fugitif s'était terré à Saint-Lambert après une course folle vers le nord sur les routes de campagne du Vermont, suivie d'une arrivée dans la province de Québec par l'un de ces petits postes douaniers endormis qui jonchent la plus longue frontière du monde. Mes parents avaient caché chacun d'eux, un homme la première fois, puis une femme, et leur avaient fait quitter le continent américain en moins de vingt-quatre heures. Aussi efficaces que FedEx, sans reçu d'expédition.

Ces opérations de sauvetage avaient eu lieu peu de temps après l'arrestation aux États-Unis de dix agents russes par le FBI, en juin 2010. Depuis, le Programme avait été mis en veilleuse par Moscou. Les quelques-uns d'entre nous qui étions toujours en poste n'avions plus grand-chose à faire. Mais nous étions tout de même encore là.

J'ai collé mon téléphone sur mon oreille gelée pour appeler Irina.

— Bonsoir ma chérie.

Sa voix était chaude et pleine d'affection.

— Allo maman, tout va bien ?

— Oui, oui. Tout va bien. Mais devine qui nous a téléphoné ce soir ?

— Qui ?

— Hans ! Il nous a dit que tu ne répondais pas à ses appels. Il est revenu cet après-midi. Il voulait te faire une surprise.

Je me suis arrêtée un moment pour sourire. C'était donc ça le coup de téléphone après minuit. Yuri était revenu. Yuri

Fedorov, connu à Montréal sous le nom de Hans Meier, un étudiant allemand. Mon copain officiel, choisi par le Service. Un jeune homme bien découpé, attentionné, parfois même drôle. Un géant d'un mètre quatre-vingt-dix, vingt-six ans, avec des cheveux blonds et une mâchoire bien dessinée, qui faisait l'amour comme un athlète fait ses redressements assis. Un orphelin comme moi, tiré de l'orphelinat numéro quatre. Je ne m'attendais pas à le revoir si tôt.

Yuri était un très bon agent, entraîné à la perfection et hautement qualifié. Il était arrivé à Montréal trois ans auparavant, visa d'étudiant en poche, et peu de temps après nous avons été mis en contact par le Service avec instruction de former un couple. Lui et moi nous entraînions ensemble. Nous allions courir sur le mont Royal, pratiquions les arts martiaux et le combat à mains nues. On s'entendait bien tous les deux, la plupart du temps, quoiqu'au début de notre relation, je n'étais pas certaine que cela fonctionnerait. «J'suis pas sûre qu'il soit vraiment mon genre», avais-je dit à Irina quelques jours après notre premier rendez-vous. Il faut dire que le sentiment de participer à une sorte de mariage arrangé m'irritait comme un chandail qui gratte. «Mais évidemment qu'il l'est», avait-elle répondu. «Le Contrôle vous a sélectionnés par *algorithme*.»

Je m'étais attachée à Yuri plus qu'il n'était sage de le faire, même si à l'occasion il me tombait sur les nerfs. C'était tout à fait correct d'avoir des sentiments, m'avait assuré Irina, à condition qu'ils restent en arrière-plan. Chacun de nous pouvait être réassigné à tout moment et sans préavis, et en fin de compte ce que je ressentais pour lui n'avait pas d'importance. Et voilà qu'il était de retour après huit semaines d'absence, grâce au Service, et que mon existence solo venait de prendre fin.

— Chérie?

— Désolée, maman. J'étais à McGill.

— C'est bien ce que je pensais. Bon, alors vous venez souper à la maison demain? Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus. Ce serait chouette de voir Hans.

C'était la façon d'Irina de me demander si je voulais lui apporter les plus récents fichiers copiés sur mon disque dur externe.

— Demain? Non, ça marche pas. J'ai trop de travail.

— Comment trop de travail? Allez, juste pour un petit truc rapide, rien de compliqué. Papa serait tellement content de vous voir.

Si Irina insistait, c'était qu'il se passait quelque chose.

— OK. Je vais en parler à Hans.

— Super. On vous voit tous les deux à dix-sept heures trente, d'accord? Gros bisous, ma Nini.

Un chat a traversé la rue et s'est fauflé sous une voiture. Et ce sentiment de vouloir tout balancer a de nouveau fait surface. J'avais envie de prendre congé. De me fondre dans le décor, ne serait-ce que pour quelques jours. Au lieu de rentrer directement chez moi, j'ai décidé de tourner à gauche sur Lorne, une petite rue mal éclairée. J'avais besoin de marcher, de prendre l'air sans que personne ne sache où j'étais.

C'était nouveau pour moi cette envie de liberté, quelque chose d'inattendu qui s'était manifesté pour la première fois deux semaines après le départ de Yuri. J'étais sortie me promener un soir de mars alors qu'il faisait anormalement doux et qu'un vent tiède soufflait sur la ville enneigée. D'abord le long de l'avenue du Parc, en direction nord, avec le mont Royal sur ma gauche, puis en sens inverse vers le Ghetto, en empruntant l'autre côté de la rue, qui longe le parc Jeanne-Mance. Un coup de vent humide avait ébouriffé mes cheveux et rafraîchi mon visage, et j'avais tout à coup ressenti une émotion inusitée et enivrante. Le sentiment d'être libre.

J'ai suivi la courbe de la rue Lorne vers la droite, qui devenait Lorne Crescent avant de se terminer en cul-de-sac après la rue Aylmer. De vieilles demeures de brique et de pierre grise y étaient plongées dans un sommeil profond. J'ai respiré longuement l'air froid de la nuit. Mes pensées ont commencé à fuir et je me suis retrouvée une fois de plus à Moscou, habitée par mes souvenirs granuleux de jeunesse.

— Ekaterina, ma tendre enfant.

Plus rien n'avait été pareil après que ces paroles, inoubliables, eurent été prononcées par Ivan Iegorovitch, le recruteur en chef de la division jeunesse du Service qui se faisait appeler Oncle Ivan par les enfants de l'orphelinat. Des mots qui, jusqu'à ce jour, étaient restés gravés dans l'esprit de la petite fille que j'étais à l'époque.

Oncle Ivan. Un nom qui respirait la bonhomie, porté par un clone de Staline tel qu'il aimait se faire photographier dans les années trente, souriant et entouré de gamins. Un personnage imposant avec une moustache épaisse et foncée, qui portait l'uniforme militaire lors de ses visites occasionnelles à l'orphelinat. Moi, debout devant lui dans mon uniforme bleu, mes bras bien droits le long de mon corps, comme la directrice nous l'avait appris. Lui, assis derrière le pupitre qu'elle lui avait prêté pour l'occasion avec nombre de courbettes et de roues de dindon.

— Ekaterina, ma tendre enfant. Il y a des gens qui sont d'avis que ta candidature devrait être rejetée par le Service à cause de tes parents.

Mes quoi ?

C'était la première fois que quiconque mentionnait de quelque façon mes parents biologiques. Mes *parents*? Quels parents? La seule chose dont les enfants de l'orphelinat avaient la certitude, était qu'ils *n'avaient pas* de parents. Ils étaient les enfants de l'État. Un État qui savait reconnaître les plus brillants et les plus talentueux d'entre eux par l'entremise de l'Oncle Ivan. Et ce jour-là, l'Oncle Ivan, avec ses yeux noirs comme des charbons et son énorme moustache, avait confirmé dans le bureau de la directrice que j'étais une enfant exceptionnelle. Une petite fille douée, pour qui il ne pouvait y avoir de meilleur endroit pour développer ses multiples talents nettement supérieurs à la moyenne que le Service des renseignements extérieurs. À quoi bon se soucier des réserves exprimées par certaines personnes au sujet de mon arbre généalogique? Je n'avais certainement « rien à y voir »! À cette boutade, l'Oncle

Ivan s'était mis à rire de façon presque hystérique. Et lorsqu'il avait finalement terminé de se trouver drôle, il avait déclaré, d'une voix solennelle, que la Fédération russe pouvait être fière d'accueillir parmi les nouvelles recrues du Service la jeune et talentueuse Ekaterina Yegorova.

J'ai entendu des pas derrière moi et jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Un homme m'avait suivie dans le cul-de-sac. Les maisons au bout de la rue – de style anglais, collées les unes contre les autres – n'offraient aucun passage vers les cours arrière. La seule issue que j'aurais pu emprunter se trouvait de l'autre côté d'une petite clôture de bois que j'avais dépassée une minute plus tôt, et qui était maintenant derrière l'homme qui me suivait. J'ai ralenti le pas et l'homme a fait la même chose. Ou était-ce mon imagination qui s'emballait ?

J'ai gravi les marches de la maison sur ma gauche et fait semblant de sonner à la porte. L'homme s'est arrêté et a fait mine de chercher quelque chose dans ses poches. J'ai fait semblant de sonner une deuxième fois. Il était debout, à côté d'un petit VUS dont la vitre arrière était munie d'un autocollant « bébé à bord ». Manteau court, casquette. Toujours en train de fouiller ses poches.

Cet homme me suivait, maintenant j'en étais sûre. Mon cœur a commencé à battre plus fort. Je suis redescendue sur le trottoir et j'ai marché vers lui le plus naturellement du monde, levé les yeux, et feint d'être étonnée de le voir. L'homme s'est retourné, faussement surpris, et m'a souri comme quelqu'un qui est mal pris et qui a besoin d'un coup de main.

— *Hi.*

— *Hi.*

Aucun de nous n'aurait mérité un Oscar.

Ce type qui me traquait portait une barbe courte et foncée qui lui recouvrait le bas du visage et une casquette de baseball bien enfoncée sur son front. Ses vêtements n'avaient rien de particulier. Un manteau noir de style *jacket* de ski et un jeans. Un passant aurait essayé en vain de le décrire de façon plus précise.

— Vous parlez français? *I'm sorry*. Je veux pas vous embêter, mais je crois que j'ai perdu mes clés et la batterie de mon cell est finie. Je peux utiliser votre téléphone pour appeler ma femme? *Just a quick call*.

La tactique parfaite pour que je m'approche de lui et me mette en danger.

— Oui, bien sûr.

— Merci. C'est vraiment très gentil.

J'ai fait deux pas vers l'homme avec la main dans ma poche et, arrivée à moins d'un mètre, j'ai balancé mon pied vers l'avant de toutes mes forces. L'homme a lâché un cri et s'est plié en deux, mais il s'était déplacé d'un poil à la dernière seconde, évitant le plein impact de ma botte sur son entrejambe. Je me suis retournée pour courir. Il s'est élancé vers moi et a agrippé mon manteau. J'ai trébuché et nous sommes tombés, mon agresseur par-dessus moi.

L'homme était lourd, tout en muscles, et a immédiatement tenté de me clouer au sol. J'ai enfoncé mes pouces dans ses yeux et senti ses mains se resserrer autour de mon cou. Je ne pouvais plus respirer. L'homme m'étranglait. La pression était insupportable et mon larynx sur le point d'être broyé. J'ai poussé mes doigts encore plus fort vers le fond de ses orbites et senti quelque chose qui lâchait sous mon pouce droit. L'homme a crié et a roulé sur le côté en portant une main à son visage. J'ai rempli mes poumons d'oxygène – de l'air, enfin! –, assommée.

Cours.

Je devais déguerpir. Mais à peine debout, une violente poussée m'a de nouveau projetée vers l'avant. Je suis retombée, cette fois bousculée par un homme qui venait de sauter sur mon agresseur et lui assénait au visage une série de coups de poing.

J'ai entendu des crissements de pneus et le rugissement d'un moteur. J'ai déposé un pied par terre, puis l'autre, pas certaine de pouvoir tenir debout. Des gyrophares bleus et rouges sont apparus dans le cul-de-sac, illuminant les murs de brique d'une lumière rythmée de boîte de nuit sans musique.

J'ai fermé les yeux, éblouie, au moment où la voiture du SPVM freinait bruyamment juste devant moi. Deux policiers sont sortis du véhicule. Un blond, jeune et déjà presque chauve, avec ce qui lui restait de cheveux coupé ras sur le crâne. L'autre un grand mince, plus vieux que son collègue, qui ressemblait à un musicien cubain dont j'avais vu la photo sur la couverture d'un magazine. Ma hanche gauche me faisait mal, mon bras gauche aussi. Je me sentais étourdie ; j'ai perdu l'équilibre.

Le jeune policier s'est approché de moi, m'aveuglant maladroitement avec sa lampe de poche.

— Êtes-vous blessée ?

— Non, non. Ça va.

— Avez-vous besoin de vous asseoir ?

— Non, ça va aller.

Son collègue aux allures cubaines a crié à mon agresseur de s'immobiliser alors que celui-ci s'élançait par-dessus la petite clôture de bois, sa seule issue. L'homme qui lui avait asséné une volée de coups de poing n'était déjà plus là. Le policier a lui aussi sauté par-dessus la clôture, rapide comme un coureur du cent mètres haies, et a disparu dans l'obscurité de la ruelle.

La radio du patrouilleur resté à mes côtés – lui et moi avions à peu près le même âge – a crachoté et s'est mise à lui parler dans ce langage crypté propre au Service de police de la Ville de Montréal.

— Vingt, six, votre position, s'il vous plaît.

Mon compagnon a pressé de la main gauche le transmetteur fixé à son épaule pour répondre au répartiteur. J'ai remarqué qu'il était nerveux, probablement sur le terrain depuis peu. Mais le retour de son collègue a semblé remettre les choses en place.

— Il s'est poussé ?

— Ouais, l'ostie. Y courait vite.

Le grand brun était essoufflé et visiblement contrarié.

— Mademoiselle ici, elle dit qu'elle a rien.

Le policier plus âgé s'est retourné vers moi – c'était lui le chef de patrouille – et m'a regardée attentivement.

— Assoyez-vous donc dans le véhicule pour nous raconter ce qui s'est passé.

Je n'en avais aucune envie, mais il valait mieux accepter. Avec le sourire.

— Êtes-vous Française ?

Le blondinet, lui, était devenu mon ami.

— Oui. De Lyon. Mais ma famille est originaire de Pologne.

Il était inutile de prétendre que j'étais née ici. À Montréal depuis presque quinze ans, je ne pouvais toujours pas me faire passer pour une Québécoise. Mon accent, aussi léger qu'il soit – du moins, c'est ce que je croyais –, était détecté de façon systématique par les francophones du terroir. Le français à l'euro péenne, celui qui m'avait été enseigné, se parle avec le devant de la bouche, alors que l'anglais de presque partout dans le monde se parle avec l'arrière. Mais le québécois, lui, se parle avec le *milieu* de la bouche, une zone mystérieuse à position variable selon ce qu'on raconte et les mots qu'on emploie. C'est l'un des accents les plus difficiles à imiter sur la planète, et l'utilisation d'expressions locales, ce que je faisais couramment, n'était absolument pas suffisante pour me permettre de passer inaperçue. Pour tous ceux qui nous connaissaient, les Palesters étaient donc des expatriés français : il y en avait presque deux cent mille à Montréal. Cela faisait partie de notre couverture.

Le grand brun a ouvert la portière et je me suis laissée choir sur la banquette arrière, recouverte d'un vinyle à toute épreuve. J'ai pensé à Irina et senti mes épaules se raidir. Ce qui venait de m'arriver rendait inévitable la confession à mes parents de certains incidents récents que j'avais décidé de garder pour moi. De toute évidence, les choses étaient plus sérieuses que je ne le croyais. Et je devais maintenant avoir avec eux une conversation dont la perspective me donnait des sueurs froides.